La Voix des Femmes

Travail et formation : Un droit pour les migrant.e.s ?

Edito

Décembre 2017

Sommaire n° 3

• Édito

• Nos histoires

• Jeu de l'oie de la recherche d'emploi

• Promenade à Saint-Josse

• Pourquoi travailler ? les obstacles…

• Education permanente et migrant.e.s : l'emploi, un droit ?

•Travail idéal

Au cours des dernières semaines, nous avons planché sur le thème du travail et de la formation avec nos participant.e.s dans une perspective d'Education permanente.

Notre démarche : partir de leurs vécus, analyser les problèmes et voir quels changements sont nécessaires pour améliorer la situation de tous et toutes.

Les participant.e.s ont choisi de faire un journal sur ce thème pour faire connaître leurs parcours, leurs espoirs et leurs difficultés.

Force est de constater que les parcours sont très chaotiques.

En effet, la politique générale de la Belgique concernant les travailleurs, quels qu'ils soient, les étrangers et les sans-papiers est de plus en plus dure. Les migrants, et encore plus les migrantes, sont particulièrement touché.e.s car ils/elles sont plus fragilisé.e.s.

Femmes migrantes, sans papiers, diplômé.e.s non reconnu.e.s, réfugié.e.s…

Ils/elles savent que l'accès au travail, et à un travail décent, est de plus en plus difficile, semé d'embûches.

Des témoignages, un faux jeu de l'oie, des collages, des dessins, des photos, ont été réalisés par les participant.e.s afin de mettre en lumière leurs vécus, leurs difficultés mais aussi les petites joies de tous les jours et l'espoir d'une vie digne et heureuse pour eux et leur famille.

Nous vous présentons donc ce travail collectif, fruit des réflexions d'une cinquantaine de participant.e.s de tous âges et origines.

Bonne lecture !

Nos Histoires …

Je suis venue pour avoir une meilleure vie que celle que j'avais en Afrique.

Je m'appelle Lala, je suis une femme du Niger, maman d'une fille et veuve. Je vais vous parler de ma mère. Elle a été mariée à l'âge de 16 ans. Elle a beaucoup souffert dans son mariage avec mon père. Il y avait 4 femmes dans la même maison, et 23 enfants.

Bref, moi, je suis partie pour l'Europe pour chercher une vie meilleure et me protéger de ma belle-famille.

De toute l'Europe, j'ai choisi la Belgique. Mais je vois le contraire de ce que j'imaginais.

Je suis là depuis 5 ans, sans papiers, sans travail. Même le travail au noir c'est difficile. Maintenant, en Belgique, on ne peut rien faire sans les papiers. C'est le plus dur pour moi.

Je voudrais avoir mes papiers, m'installer, faire une bonne formation et travailler Je suis venue pour avoir une meilleure vie que celle que j'avais en Afrique.

Je suis déçue de la Belgique et de l'Europe.

Pour les gens qui veulent venir en Europe, moi je leur conseille de rester dans leur pays.

C'est mieux pour eux.

Lala

Quand je suis arrivé en Belgique, j'ai parfois dormi dans la rue…

Je suis Rachid, je viens du Maroc. J'ai étudié jusqu'à la 3e secondaire au Maroc. Après, j'ai cherché du travail. J'ai travaillé comme menuisier dans une grande société marocaine mais j'ai travaillé 2 ans pour un salaire de 170 euros par mois, je n'étais pas content du salaire.

A l'époque, un ami m'a proposé de chercher du travail en Tunisie. Finalement, j'ai démissionné et je suis parti seul en Tunisie. Ma famille n'était pas au courant. Je pensais partir un mois là-bas et je savais que ma famille ne serait pas d'accord. J'avais 18 ans. J'ai fait un an en Tunisie comme clandestin. Comme au Maroc, les gens travaillaient pour des salaires de misère. J'étais très déçu.

Je suis parti en Lybie, je suis resté un mois là-bas. Je suis parti en bateau vers l'Italie. Il y avait 250 personnes à bord.

Malheureusement, le bateau a chaviré. 150 personnes sont mortes, je fais partie des survivants. On a passé 28 heures en mer et c'est la police italienne qui nous a récupérés et conduits dans une association qui s'occupe des réfugiés. J'y suis resté 15 jours, puis j'ai appelé mon oncle qui habitait en Italie.

J'ai fait 2 ans et 8 mois avec lui, je n'ai pas trouvé de travail. Je vendais des cds dans la rue parce que je n'avais pas d'autre choix, j'étais sans papiers et la police était toujours derrière nous parce que c'était interdit de vendre dans la rue.

Puis j'ai décidé de venir en Belgique. La douane suisse m'a arrêté, ils m'ont ramené en Italie. J'ai fait la route par la France, la police française m'a arrêté aussi. Puis ils nous ont laissé sortir et je suis parti en Belgique.

Quand je suis arrivé en Belgique, j'ai parfois dormi dans la rue, j'ai commencé à chercher du travail. Je n'ai pas trouvé et je n'avais pas de gens pour m'aider. Je suis allé avec le groupe de sans-papiers de l'ULB, on était environ 250 personnes.

Je suis resté avec eux 6 mois. Nous avons fait des manifestations, mais l'Office des Etrangers n'a rien fait. On a fait 60 jours de grève de la faim.

L'Office des Etrangers a décidé de nous donner une carte pour 3 mois renouvelable 3 fois, à condition que l'on trouve un travail.

J'ai travaillé, j'ai eu mes papiers et maintenant j'ai la nationalité belge.
Je suis marié, j'ai 2 enfants, je travaille comme boulanger et je suis bien installé.

Rachid

Je m'appelle Loubna. Je suis marocaine, j'ai 32 ans. Je suis divorcée et j'ai 6 enfants. J'habite à Bruxelles depuis 9 ans. J'ai fait mes études au Maroc jusqu'à la 5e secondaire. J'ai arrêté mes études car je me suis mariée. Je n'ai jamais travaillé ni au pays ni en Belgique car mon ex-mari ne voulait pas.

Quand j'ai divorcé, je n'avais pas le temps de chercher un travail car j'ai eu de gros problèmes pour trouver un logement pour une famille si nombreuse. C'était très difficile. Maintenant j'ai trouvé un logement, j'aimerais bien travailler. Mais malheureusement je n'ai aucun diplôme, c'est pour ça que j'ai le projet d'améliorer mon français puis de faire une formation en boulangerie-pâtisserie.

C'est mon rêve de suivre cette formation et réussir à devenir indépendante et ouvrir mon magasin.

J'espère de tout cœur arriver à ce rêve. Pour mes filles, j'espère qu'elles finiront leurs études jusqu'au bout pour avoir un bon travail comme médecin, architecte, chirurgienne… et aussi pour avoir une belle situation, toucher un bon salaire, vivre facilement sans stress économique parce que la vie est devenue de plus en plus difficile.

Franchement, je regrette beaucoup de ne pas avoir fini mes études et je ne veux pas la même chose pour mes enfants.

Loubna

C'est mon rêve de suivre cette formation et réussir à devenir indépendante et ouvrir mon magasin

J'ai commencé mon inscription pour l'article 60 pour mes papiers. J'ai étudié le français à Ixelles, puis j'ai arrêté car j'ai dû être opéré du genou. Après j'ai recommencé. J'ai travaillé comme bénévole aux petits riens.

J'aimerais bien travailler mais je dois parler mieux français. C'est difficile de travailler car mon diplôme de comptable n'est pas reconnu en Belgique.

Tarai

Une de mes amies a travaillé comme employée dans une entreprise turque à Bruxelles pendant cinq années. Elle avait un contrat de travail et touchait son salaire chaque mois. Un jour, le patron de cette entreprise a disparu du jour au lendemain sans laisser d'adresse.
Mon amie s'est retrouvée sans travail.

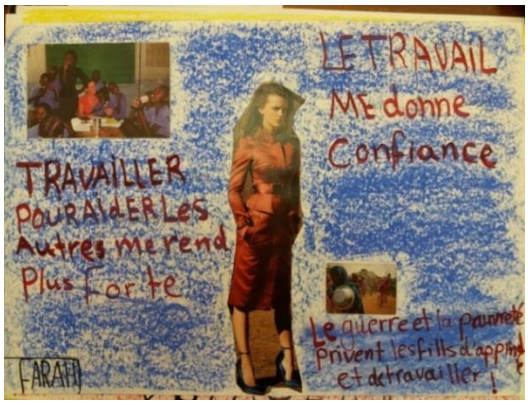
Quelques semaines après, elle a commencé à recevoir des courriers de l'administration belge. Dans ces courriers, on lui réclamait le montant des cotisations sociales et de la mutuelle qui n'avaient jamais été versées par le patron de cette entreprise. Elle a dû faire appel à un avocat pour l'aider dans ses démarches.

Mariama

Je m'appelle Hope. Je suis une femme éthiopienne. En Ethiopie, tout était fermé pour moi. J'avais 12 ans quand mon frère m'a mariée de force. Ma mère était gentille, elle était belle, et bonne avec moi, mais elle avait peur de mon frère. Mon frère m'obligeait à tout faire par la force. Il n'écoutait pas ma mère.

J'ai quitté mon pays. Je suis passée par l'Arabie Saoudite. Maintenant je n'ai pas de papiers mais je suis libre. J'apprends le français et je voudrais essayer de trouver un travail. J'étais épuisée en Ethiopie et en Arabie Saoudite. Même pour cent millions je ne veux pas retourner là-bas.
Je préfère être clandestine mais libre.

Hope



Je suis d'origine turque, je suis né dans un petit village en Turquie. Notre famille avait des problèmes économiques. J'ai 2 sœurs et 1 frère. Ma mère ne travaillait pas. Mon père travaillait mais son salaire n'était pas suffisant. J'ai étudié jusqu'en secondaire. À 17 ans, j'ai dû chercher du travail parce que ce n'était pas possible de continuer l'université à cause du manque d'argent. J'avais 18 ans, j'ai dû travailler.

Dans notre ville, tout le monde voulait travailler à l'étranger.
Je suis venu en 1990 en Belgique pour travailler. Mes cousins m'ont aidé.

J'ai travaillé 22 ans dans le nettoyage. J'ai travaillé sans arrêt. Il y a plus de liberté et de démocratie en Belgique que dans notre pays.

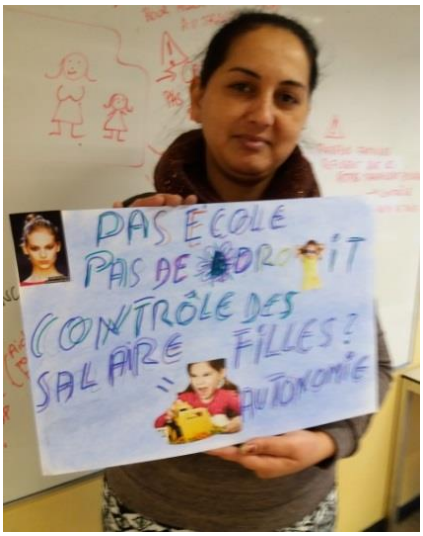
J'ai 3 enfants. Je voudrais que mes enfants étudient. Moi, je n'ai pas étudié à cause du manque d'argent. Étudier c'est important. Pour leur comportement, pour leur futur, pour apprendre à réfléchir, pour faciliter la vie,…j'espère qu'ils iront à l'université.

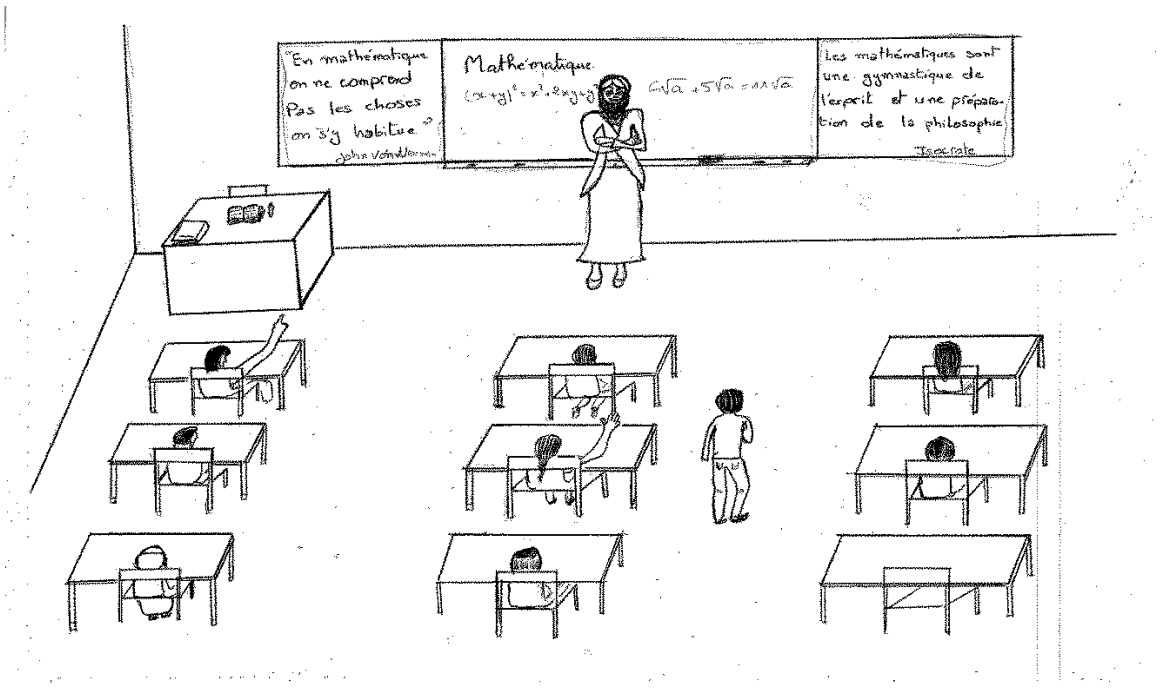
Ahmet

J'habite à Bruxelles depuis 5 ans.
Quand j'étais au Maroc dans la famille, le problème, c'est qu'il n'y avait pas d'école dans mon village, dans le sud. Alors, j'ai arrêté.

Je suis restée à la maison, puis je me suis mariée et je suis venue à Bruxelles avec mon mari. Il m'a demandé si je voulais étudier le français et j'ai dit oui. J'étais contente d'étudier. Après je veux chercher du travail en boulangerie parce que j'aime faire la cuisine. Je n'aime pas rester seule à la maison, c'est ennuyeux.

Kadra





Mon rêve c'est de continuer à donner des cours de math parce que j'adore ça !

J'ai eu mon bac en option économie. J'aimerais être comptable ou professeur de mathématiques, mais le problème au Maroc et dans ma ville était qu'il n'y avait pas d'université et j'avais besoin de louer une chambre. On n'avait pas les moyens. Mon père est en Belgique depuis 2001 et il a eu ses papiers en 2007. Il n'avait pas un assez bon salaire pour nous aider, j'ai décidé de rester à la maison pour aider ma maman.

Mes petits voisins venaient à la maison pour faire leurs devoirs, je les aidais à faire leurs exercices. J'ai essayé de faire une petite classe et j'ai donné des cours à tous les voisins.

Ils ont fait de la publicité auprès de leurs amis et après j'ai pu gagner un peu d'argent jusqu'à mon arrivée en Belgique.

Ma mère a rejoint mon père et puis ma sœur et moi.

Ce n'était pas vraiment notre choix. Maintenant, je suis à Bruxelles, je veux travailler pour avoir de l'argent de poche, et pour aider mon père qui est le seul à travailler. Mais je n'ai pas de papiers. C'est risqué de travailler. Pour le moment j'aide comme bénévole des élèves en mathématiques…

Le travail, c'est important dans la vie, on ne peut pas manger si on n'a pas d'argent, on ne va pas trouver d'argent si on n'a pas de travail.

Malheureusement, le travail au Maroc est quelque chose de difficile à trouver si vous n'avez pas de connaissances pour trouver un poste ou si vous n'avez pas d'argent pour payer le bakchich.

Je ne me sens pas bien quand je vois des gens dormir dans la rue, ils ont quitté leur pays pour finalement dormir dans la rue dans un autre pays. Je me sens triste quand je vois ces gens qui demandent de l'argent avec leur gobelet en carton. Qu'est-ce que ces enfants ont fait pour dormir dans la rue sous le soleil ou dans le froid et la neige ???

Zaynab

J'ai travaillé dans une entreprise pendant quelques années. Je recevais mes fiches de paie. Un jour, l'entreprise a fermé et je n'ai plus eu aucun contact avec le patron de l'entreprise. J'ai reçu des courriers des impôts qui me réclamaient plus de 6000 euros.

Au début, je n'ai pas compris ce qui se passait. J'ai porté mon dossier devant la justice mais ils m'ont dit que je devais payer cette somme parce que les cotisations trimestrielles n'avaient pas été payées par mon ancien patron. L'huissier est même venu pour commencer à faire la liste de mes biens. Ils m'ont permis de rembourser en plusieurs fois. Je suis encore en train de rembourser. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, je préfère travailler avec une entreprise belge.

Ayse

Je m'appelle Yasmine. J'ai 27 ans. Quand j'étais au Maroc, j'ai eu mon bac et je me suis inscrite à l'université dans une autre ville. Je n'ai pas terminé mes études car le loyer pour un kot était cher et je n'avais pas les moyens.

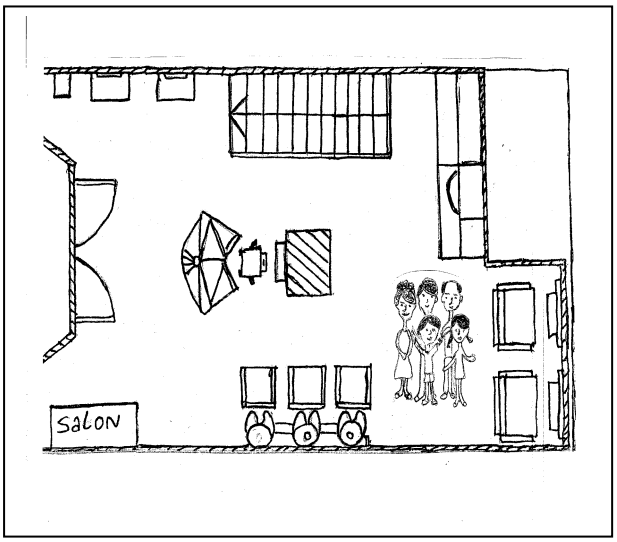
Alors, j'ai suivi les cours d'agent commercial pendant un an et j'ai eu une attestation, je devais faire 2 ans d'études et je comptais venir ici en Belgique, mais je n'ai pas pu venir. J'ai suivi des cours de coiffure. J'ai eu mon diplôme et j'ai travaillé pendant 3 ans.

Mon père était venu ici pour travailler et ma sœur cadette est venue par regroupement familial pour rejoindre son mari. Elle a continué ses études. Ma mère les a rejoints elle n'a pas travaillé car mon père était jaloux.

Ma sœur et moi sommes venues pour rejoindre la famille et pour chercher du travail mais comme nous n'avons plus de papiers, nous avons du mal à trouver quelqu'un qui peut nous accepter. Je suis partie avec mon père chez une coiffeuse pour lui demander de travailler avec elle. Mais elle n'a pas accepté car je n'ai pas les papiers. Elle ne veut pas avoir d'amendes car il y a souvent des contrôles…

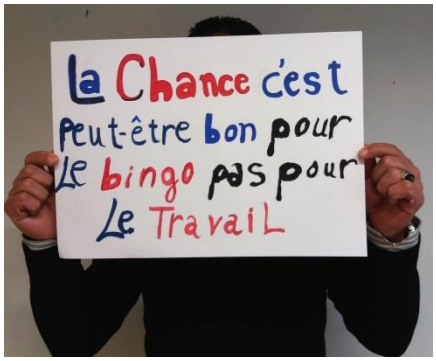
Mon rêve dans l'avenir ? Je veux faire une formation pour développer mon métier et ouvrir un petit salon de coiffure pour les femmes seulement car les femmes dans ma famille ne peuvent pas aller dans les salons de coiffure mixtes. Leurs maris sont jaloux et ils n'acceptent pas cela.

Yasmine



Le futur salon de coiffure de Yasmine

Je suis choqué car ce n'était pas ce que j'avais imaginé quand j'étais dans mon pays.



Il arrive très souvent qu'on ne soit pas payés même si on a signé un contrat. Souvent le patron ne déclare pas l'employé ou ne paie pas les cotisations sociales. Beaucoup de patrons sont des voleurs.

Nuri

Je suis Mourad. Je viens du Maroc. J'ai 28 ans et je suis célibataire. J'ai étudié jusqu'au Bac mais je n'ai pas réussi. J'avais juste le niveau. J'ai fait 2 années de formation, j'avais rêvé d'être ingénieur en électricité mais je n'avais pas les moyens de continuer. J'ai cherché du travail mais malheureusement chez nous, il faut donner un bakchich ou connaître quelqu'un dans une société ou usine. Et même si tu travailles, tu n'as pas un bon salaire. C'est maximum 200 euros par mois, qu'est-ce que tu peux faire avec ça ?

Un jour, j'ai eu l'occasion de quitter le pays, sans réfléchir…je suis venu en Belgique, je suis arrivé ici avec l'idée de trouver du travail.

J'ai commencé à découvrir peu à peu plein de choses, les gens et le monde.

Je suis choqué car ce n'était pas ce que j'avais imaginé quand j'étais dans mon pays. Un monde égoïste et sans humanité, sans compassion. Je me suis adapté, j'ai beaucoup souffert car c'est difficile de vivre sans papiers. J'ai eu beaucoup de difficultés. J'ai travaillé au noir, je n'avais pas le choix, mais c'est dangereux à cause des contrôles. J'espère être régularisé et avoir un avenir.

Et j'aimerais voir mes parents qui me manquent beaucoup.

Mourad

Je suis née dans une maison où cohabitaient trois cultures et trois langues. J'étais la plus jeune. Mon père était avocat et activiste communiste. J'ai grandi dans la peur. Quand je suis née, mon grand-père et mon oncle ont été assassinés par l'Etat. Ma mère nous a toujours dit, « ne parlez pas de votre religion, de vos origines ».

Pendant toutes mes études à l'université, je suis allée à l'internat pour ma sécurité. Chez nous, il y a eu un raid de la police et mon père a été arrêté. Quand j'avais 15 ans mon frère a été tué par la police dans une manifestation. A partir de ce jour, notre vie a changé. Mon père a été envoyé en prison, puis mon autre frère. J'avais peur. Notre seul crime, notre différence de religion et d'origine.

En Turquie, si vous n'étiez pas musulman et turc, c'était très difficile. Pour ce pays que nous aimions tant, nous n'étions pas importants.

Nous étions un danger potentiel pour l'Etat. A 16 ans j'ai été arrêtée et torturée, puis harcelée et je suis venue en Belgique demander l'asile. Ma faute était que je faisais partie de l'opposition, je lisais des livres, je donnais mon opinion…

Un à un, le reste de la famille a quitté le pays. J'étais réfugiée à l'âge de 20 ans. En Belgique, ma peur a disparu mais j'étais très impressionnée d'être réfugiée, en colère aussi contre mes parents. Je suis venue en Belgique parce qu'on s'en fout de l'origine et de la religion.
Bien sûr, cela n'a aucun sens d'être en colère…contre qui ? Je n'arrivais pas à comprendre. C'était un crime d'être différent.

J'étais seule en Belgique, j'étais une étrangère. Je ne connaissais pas la langue. Et en plus, je suis tombée malade, paralysée. L'Etat turc nous a tout pris : nos biens, les comptes, notre maison, notre identité, notre vie, notre santé et notre avenir.

Je suis toujours restée calme dans ma colère.

Je n'ai pas pu marcher pendant 3 ans. Je prends beaucoup de médicaments et je me déplace lentement. Je ne peux pas travailler, malgré mon diplôme de droit, à cause de ma maladie, mais j'aimerais bien. Je vais au cours de français près de la maison.

J'ai toujours été inexistante. Sans pays, sans identité, sans nationalité. Citoyenne du monde, dans l'ensemble du monde.

Sarah

J'ai fait beaucoup de métiers différents et je n'ai pas toujours été payé pour ces missions.

Un jour, j'ai signé un contrat avec une entreprise turque en tant qu'employé. Le patron a fait une photocopie de ma carte d'identité pour établir le contrat. Après quelques semaines, j'ai commencé à recevoir les factures de l'entreprise pour laquelle je travaillais.

J'ai réalisé que pour l'administration belge et les fournisseurs, j'étais non pas l'employé mais le patron de cette entreprise. Toutes les factures étaient à mon nom. On me demandait de les payer.

Ali

Parcours d'obstacles et grandes joies sur le chemin du travail d'un immigrant

DÉPART	Vous arrivez à Bruxelles.	Vous avez beaucoup de démarches à faire. C'est compliqué. Vous ne savez pas comment faire.	Vous ne parlez pas français.	Votre diplôme n'est pas reconnu.	Vous ne trouvez pas de logement. Les loyers sont chers. Les propriétaires ne veulent pas de vous.	Vous trouvez des gens qui vous aident dans une association.	Vous trouvez un logement.
							Vous allez à la commune pour demander les papiers.
Vous n'êtes pas en bonne santé. Vous tombez malade.	Vous restez à la maison pour vous reposer.	Vous mangez du chocolat.	Une société vous propose un travail trop loin de chez vous et vous n'avez pas de voiture.	Vous regardez un film.	Vous rencontrez le patron d'une entreprise pour un entretien.		Vous avez des problèmes avec les papiers.
Vous n'avez pas l'epérience demandée pour le travail.					Vous avez l'expérience dans le domaine demandé.		Les démarches administratives sont compliquées.
Vous envoyez un CV à des associations et à des entreprises.		À Bruxelles aujourd'hui, il fait beau et il y a du soleil.	**ARRIVÉE**		Vous trouvez un travail avec un bon salaire.		Vous trouvez un interprète.
Vous écoutez la radio et vous lisez les journaux.		Vous invitez votre famille au restaurant pour fêter votre premier salaire.			Vous trouvez ce travail dans une entreprise ou une association belge.		Vous contactez un avocat qui résoud vos problèmes.
Vous préparez un CV et une lettre de motivation.		Vous touchez votre premier salaire.			Vous signez un contrat de travail.		La météo est horrible. Il pleut tous les jours à Bruxelles.
Vous rigolez avec des amis.		Vous commmencez à travailler dans votre entreprise.			Vous chantez tout seul chez vous.		La commune vous donne vos papiers.
Vous allez sur les lieux où on trouve des offres d'emploi.		Vous vous préparez pour votre premier jour de travail.	Vous faites des démarches auprès de la commune et des associations et vous trouvez une crèche.	Vous devez trouver une garde pour vos enfants.	Vous jouez avec vos enfants chez vous.		Vous n'êtes pas accepté par le CPAS.
Vous n'avez pas d'expérience. Vous ne trouvez pas de travail.							Vous vous inscrivez chez Actiris.
Vous n'avez pas de réseau professionnel.	Vous obtenez votre dipôme.	Vous démarrez une formation pour un travail.	Vous rencontrez des amis qui vous aident.	Vous ne trouvez pas de crèche pour faire garder vos enfants pendant les cours.	Vous trouvez des cours de français.	Vous regardez la télé.	Vous êtes en bonne santé.

Promenade à Saint-Josse : des lieux de travail

Pourquoi travailler ? Obstacles…

Pour gagner sa vie, payer les factures. Un travail permet aussi de partir en vacances et d'être en bonne santé. Je travaille pour aider ma famille.

Mon diplôme du pays n'est pas reconnu.

Je n'ai pas de réseau amical ou professionnel.

Je m'amuse bien avec mon travail. Quand je travaille, je me sens bien et je trouve la tranquillité. Avec un travail, je peux vivre dignement et je peux aider les autres qui en ont besoin plus que moi.

Je n'ai pas de diplôme ou de formation.

Pour payer le loyer, pour donner à manger aux enfants. Un travail permet aussi d'avoir une assurance pour l'hôpital.

Problème de transports quand le travail proposé est loin de chez soi

Parce que j'ai besoin d'argent pour ma famille. Si je n'ai pas de travail, je n'ai pas d'argent.

Pour payer ma maison, nourrir mes enfants, payer mes factures et pour les vacances.

Je manque d'expérience dans le domaine.

Un travail qu'on aime et déclaré un bon patron, un bon salaire avec un contrat et une assurance… Fini la mafia en noir et blanc et place à une vie en couleurs !!

Je n'ai pas de papiers.

Pour l'argent, car je dois payer toutes les factures. Je peux acheter des fleurs et des vêtements.

Parce que je veux aider ma famille. C'est important pour payer les factures de l'hôpital et le médecin mais aussi partir en vacances.

Je dois mieux apprendre la langue.

Il y a des problèmes de discrimination.

Pour faire bien vivre ma famille. Pour avoir un salaire et aider les autres. Travailler pour préparer sa pension et aussi faire beaucoup de voyages.

Pour gagner sa vie. Je nourris ma famille. Je m'amuse quand j'aide les autres et je prépare aussi ma pension. C'est important de faire quelque chose qu'on aime.

J'ai des problèmes de santé.

Éducation Permanente et migrant.e.s: l'emploi un droit ?

Dans le cadre de nos ateliers d'Éducation permanente, nous proposons depuis quelques années de réfléchir au thème de l'emploi et de la formation avec le public de migrants et migrantes que nous accueillons puisqu'ils restent très vulnérables sur ces sujets.

L'emploi est, dans notre société, un marqueur important de vie « décente ». Il reste la principale source de revenus qui permet de subvenir aux besoins fondamentaux. Il suffit de se pencher sur la politique qui stigmatise les sans-emplois tout en analysant les réformes d'activation souvent inefficaces et peu adaptées à notre public pour s'en rendre compte. Pour beaucoup de migrant.e.s, l'emploi reste un des principaux vecteurs d'intégration et un gage d'indépendance.

Malgré les stéréotypes que l'on peut entendre parfois, il ressort de notre enquête auprès d'eux/elles que tous/tes préfèrent de loin un contrat légal que de travailler en noir, car ils/elles savent que leurs droits seront mieux protégés.

Malheureusement, notre public doit souvent surmonter une course d'obstacles : le manque de connaissance de la langue, des codes sociaux du pays d'accueil, du système et du marché de l'emploi, le manque de formation (ou au contraire la déqualification totale à cause de la non reconnaissance des diplômes et expériences), la discrimination, le sexisme.

Nous pouvons citer aussi, en période de crise économique, l'activation (beaucoup de demandes et peu d'offres), la non adaptation entre l'offre d'emploi, hyper qualifiée, et la formation des demandeurs (souvent sous-qualifiés) à Bruxelles, le problème des papiers, etc.

La pauvreté de certains pays d'origine (comme le Maroc souvent évoqué par les participant.e.s) a souvent poussé les jeunes hommes à fuir pour trouver un travail digne avec un salaire correct.

Leur avenir, au Maroc, est bouché, il n'y a aucun espoir pour les jeunes. Et pour les sans-papiers qui sont arrivés récemment, la désillusion sur le « paradis belge » est grande.

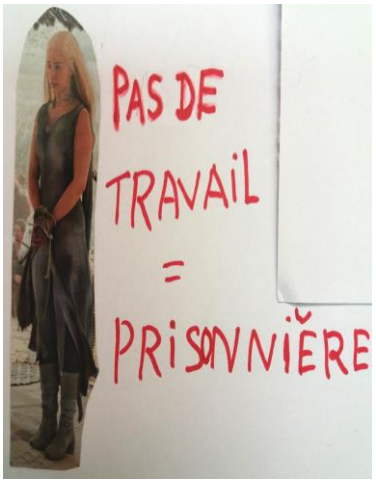
Les femmes, elles, parlent beaucoup du manque de formation et de leur scolarisation interrompue. La situation des femmes dans de nombreux pays d'origine les défavorisent clairement. La grande majorité de notre public féminin a arrêté l'école avant la fin du secondaire pour aider les parents (travail domestique, soins dans la famille), parce que l'école était inaccessible ou trop chère, pour se marier ou à cause de la guerre…

Ces femmes, adultes aujourd'hui, sont bien conscientes des obstacles que cette scolarité interrompue leur pose tous les jours et souvent, elles le regrettent amèrement.

D'autres n'ont jamais travaillé et se demandent comment elles vont faire avec les enfants dont la garde et le soin leur sont traditionnellement dévolus. Avec le manque criant de places dans les crèches, les femmes qui veulent entrer en formation ou cherchent un emploi à Bruxelles sont confrontées à de nombreuses difficultés.

De plus, ils/elles sont directement concerné.e.s par les politiques d'activation et par les mesures d'austérité.

Les participant.e.s comprennent mal les conséquences de ces mesures qui ont pour résultat d'accroître la concurrence entre les pauvres, entre les belges et les étrangers, les nouveaux arrivants et les anciens, les sans-papiers et les légaux, les bénéficiaires du CPAS et les chômeurs.



À force de travailler ce thème avec les différents groupes, il nous est apparu que deux pans de cette problématique étaient très importants à creuser.

D'une part, l'impact des mesures d'austérité, de la crise et des discriminations sur les personnes précarisées et d'origine étrangère, ces mesures les touchant directement. Nous parlons de l'importance du respect des droits des travailleurs, de la protection de la sécurité sociale pour tous/tes comme résistance au néolibéralisme sauvage et l'importance de l'action politique, de la solidarité, de l'analyse et de la revendication pour un travail digne pour tous/tes (niveau politique et collectif).

D'autre part, l'impact, sur leur vie quotidienne, des problèmes individuels et spécifiques de notre public : le manque de formation ou de connaissance des codes sociaux (se présenter pour un emploi, écrire un CV correct, mettre en avant ses qualités, se défendre devant l'Onem…), la faible maitrise de la langue, l'incompréhension du système d'activation (source de stress) qui font que beaucoup de temps et d'énergie sont parfois perdus dans des démarches souvent inutiles, sans que les participant.e.s comprennent pourquoi cela les handicape sur le marché.

Ils/elles finissent démoralisé.e.s et fatalistes (niveau individuel). Ainsi, pour nos participant.e.s comme pour l'ensemble de la société, cette thématique est bien à la fois politique (collective) et individuelle. Tout est lié.

Ils/elles sont les premier.ère.s touché.e.s par les lois qui restreignent les droits des travailleurs, des étrangers et l'accès à la sécurité sociale. Ils/elles sont pris.e.s en tenaille dans le système. Pour combattre ce système et trouver sa dignité, il faut le comprendre, aussi bien individuellement que collectivement.

Grâce à nos nombreux ateliers sur les droits des femmes migrantes, nous savons aussi que pour nombre d'entre elles, aussi dur soit le travail trouvé, il représente souvent une indépendance inédite. Leur salaire leur permet d'être plus libres, de faire leurs propres choix de vie, d'asseoir leur autonomie dans de nombreux domaines.

C'est particulièrement vrai pour des femmes qui ont été victimes de violences dans la famille et qui trouvent, par ce biais, une liberté savourée à chaque instant, ce dont elles témoignent systématiquement.

Ces dernières années, le durcissement dans la politique de migration a rendu les femmes venues par regroupement familial particulièrement vulnérables, puisqu'elles doivent rester mariées 5 ans pour avoir un titre de séjour définitif.

Dans le cas de violences conjugales, cette nouvelle mesure rend leur situation particulièrement difficile car elles doivent justifier d'un contrat de travail si elles quittent le domicile conjugal avant les 5 ans si elles veulent avoir une petite chance de pouvoir rester en Belgique.

Or souvent, ces femmes ont été isolées et enfermées et ont peu de

ressources pour trouver ce travail. C'est un véritable parcours du combattant de se remettre dans une vie sociale active, de retrouver confiance, d'apprendre la langue, de se former etc. D'autant plus qu'elles sont dans l'urgence.

Cet exemple résume bien le travail entrepris en Education permanente sur ces thématiques. Travailler sur un changement sociétal global du système, tout en acquérant les outils pour se défendre dans ce système, souvent très dur, dans lequel les personnes sont engluées, précarisées et parfois totalement exclues. Il faut le connaître. Il faut se donner des armes.

Nous avons cette année demandé à près de 50 participant.e.s de remplir un questionnaire sur leurs parcours de formation et de travail, les obstacles rencontrés au pays et en Belgique, leurs rêves et les moyens qu'ils pensent pouvoir mettre en œuvre pour améliorer la situation. Ces réponses nous ont permis d'avoir une photo assez précise des profils qui fréquentent l'association. Nous avons longuement discuté de ces sujets en groupes.

Travailler sur un changement sociétal global du système, tout en acquérant les outils pour se défendre dans ce système, souvent très dur, dans lequel les personnes sont engluées, précarisées et parfois totalement exclues. Il faut le connaître. Il faut se donner des armes.

Ensuite, nous avons travaillé sur les vécus que vous pouvez lire tout au long de ce journal. Ce sont leurs histoires qu'ils/elles avaient envie de partager

Les participant.e.s ont analysé le système du travail en Belgique, les lois, la sécurité sociale, les syndicats, les droits des sans-papiers et les discriminations…Ils/elles ont fait des revendications, pointé les obstacles qui les empêchent d'avancer. Les groupes ont réfléchi de manière globale, tout en faisant des parallèles avec les pays d'origine. Nous avons illustré ces idées dans des affiches créatives, des photos de lieux liés à l'emploi à Bruxelles, des slogans.

Enfin, une partie du chemin a consisté à visiter des lieux pertinents comme la Mission Locale ou Actiris tout en se donnant des outils personnels : chercher de l'information, travailler un CV, se préparer pour un entretien d'embauche, travailler la confiance en soi…

Souvent, et ce malgré les situations difficiles, des hommes et des femmes s'en sortent, grâce à une meilleure connaissance de leur environnement, de leurs forces.

Certain.e.s trouvent enfin du travail et ils/elles peuvent sortir de l'enfer en toute indépendance.

Je pense à Myriam qui travaille depuis des années maintenant, après 10 ans de réclusion dans sa belle-famille. C'est la femme la plus radieuse que je connais, elle nous suit toujours à toutes les manifestations. Elle est devenue un moteur dans les groupes.

Je pense à Sara qui a enfin réussi sa préformation et va commencer le travail de ses rêves, la cuisine, après des années de bataille pour un divorce suite à des violences.

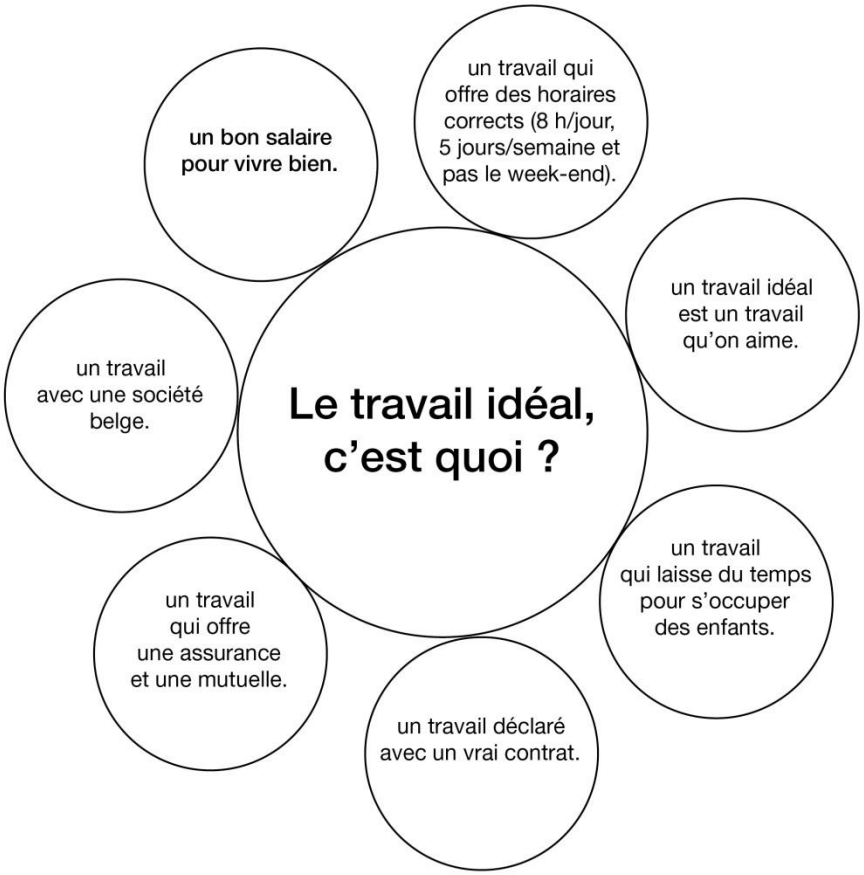
Je pense à Rachid, qui après des années sans papiers, est aujourd'hui boulanger et a une belle famille.

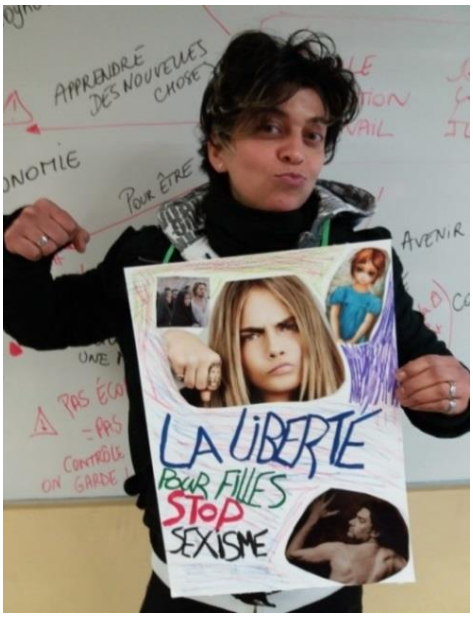
Mais aussi à Inès qui travaille aujourd'hui avec des femmes victimes de violences, comme traductrice et accompagnante.

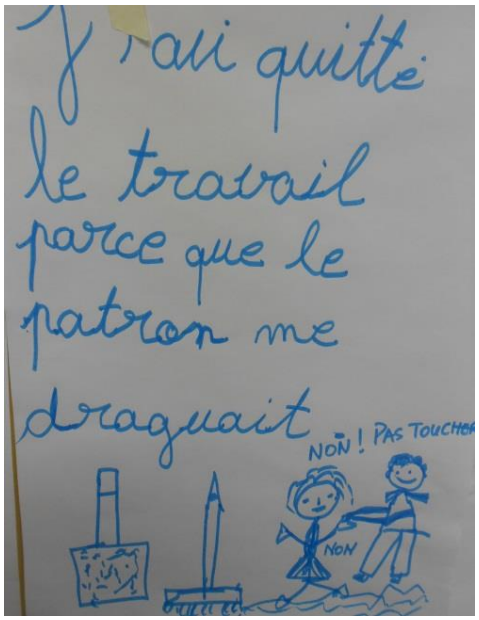
Nous pensons aussi beaucoup aux autres, coincé.e.s sans papiers ou en recours, qui sont venu.e.s ici pour être plus libres, veulent à tout prix participer à la vie sociale et économique de la Belgique en toute légalité et en sont empêché.e.s.

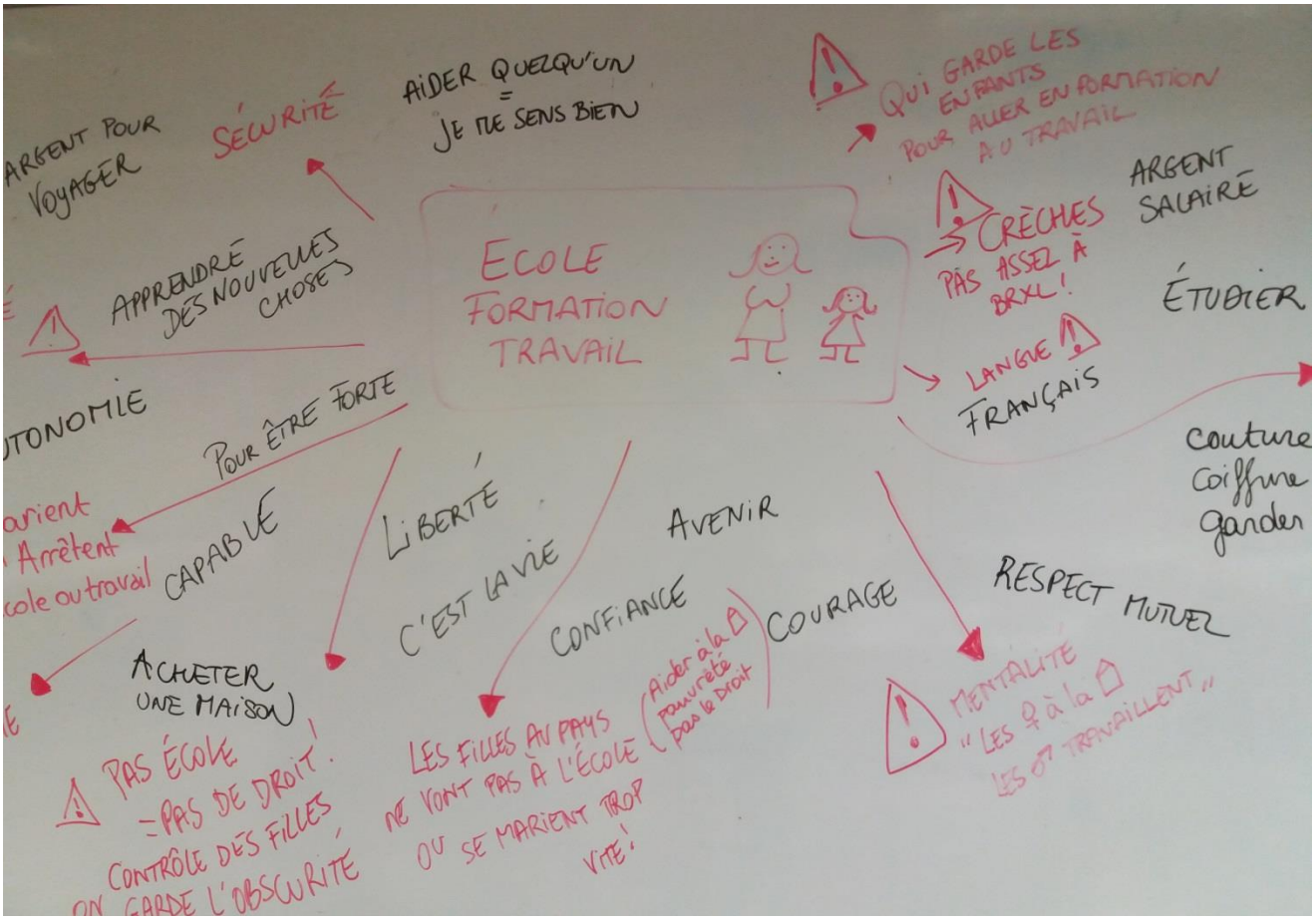
Que tous et toutes soient remercié.e.s pour leur participation aux ateliers de la Voix des Femmes, de nous avoir confié leurs témoignages, leurs analyses et leurs espoirs.

Séverine Micheroux
Animatrice


Le travail idéal, c'est quoi ?
un bon salaire pour vivre bien.
un travail qui offre des horaires corrects (8 h/jour, 5 jours/semaine et pas le week-end).
un travail idéal est un travail qu'on aime.
un travail qui laisse du temps pour s'occuper des enfants.
un travail déclaré avec un vrai contrat.
un travail qui offre une assurance et une mutuelle.
un travail avec une société belge.


LA LIBERTÉ
POUR FILLES
STOP
SEXISME


J'ai quitté le travail parce que le patron me draguait
NON ! PAS TOUCHER
NON



La voix des Femmes asbl
Rue de l'Alliance 20
1210 Bruxelles
02.2187787
www.lavoixdesfemmes.org

Avec le soutien du Service de l'Education permanente

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Ed. Responsable : Isabelle Carles